

LOUIS ÉMOND

C'EST PARCE QUE...



C'est parce que...

Du même auteur:

Aux éditions Pierre Tisseyre

Taxi en cavale, roman, 1991

Un si bel enfer, roman, 1993

La guéguenille, nouvelles, 1994

Trois séjours en sombres territoires, nouvelles, 1996

Aux éditions Québec/Amérique

Comme une ombre, théâtre, 1993

C'est parce que...

un roman de Louis Émond
illustré par Caroline Merola



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 1997

**Catalogage avant publication de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec et Bibliothèque
et Archives Canada**

Émond, Louis

C'est parce que...

Pour les jeunes de 6 à 9 ans.

ISBN 2-922225-03-8

I. Merola, Caroline. II. Titre.

PS8559.M65C47 1997 jC843'.54 C96-941511-7

PS559.M65C47 1997

Illustration de la couverture et illustrations intérieures
Caroline Merola

Conception graphique de la couverture:
Annie Penrec'h

Logo de la collection : Caroline Merola

Copyright © Soulières éditeur, Louis Émond
Caroline Merola, 1997

ISBN 2-922225-03-8 (version papier)

ISBN 978-2-89607-248-4 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-225-5 (version PDF)

Tous droits réservés

À Édith

CHAPITRE 1



LES LARMES DE SOPHIE

— **C**'est parce que... quand je suis sorti de chez moi, avec mon devoir dans mon sac et mon sac sur mon dos, j'ai vu Sophie Dufour, ma voisine d'en bas, qui pleurait.

Je lui ai demandé ce qu'elle avait.

Mais je n'ai pas compris sa réponse parce qu'elle pleurait trop.



J'ai mis ma main sur son épaule, comme ma mère fait pour me calmer quand je suis triste. Ça a marché. Un peu.

— Ma belle corde à danser neuve ! a répété Sophie en faisant des snif ! snif ! avec son nez et des fffft ! fffft ! avec sa bouche.

Je ne comprenais pas.

— Quoi ?

— Ma corde à danser ! J'avais une belle corde à danser neuve... mais je ne l'ai plus maintenant !

— Quelqu'un te l'a volée ?

— Non.

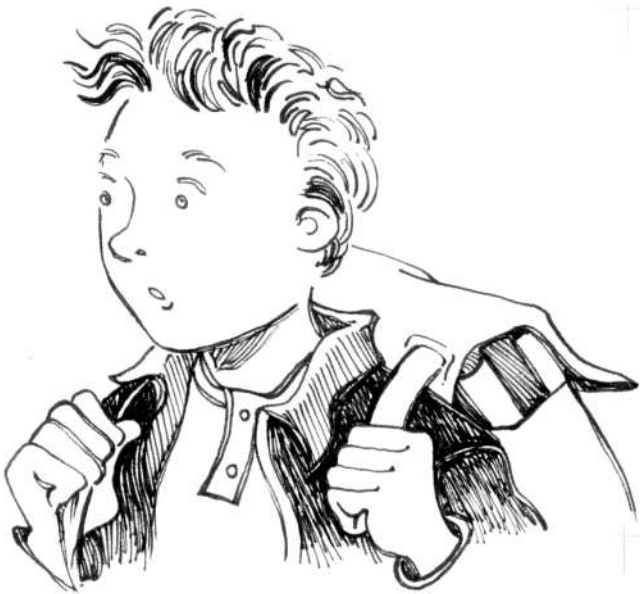
— Tu l'as perdue ?

— Non. Elle est... partie, David !

— Partie ?

Je ne comprenais vraiment pas.

— Oui ! a répondu Sophie. Ce matin, on dansait toutes



les deux. Moi, je chantais *Sur le Saint-Laurent, les bateaux se poussent* et tout allait bien. Mais tranquillement, ma corde est devenue raide comme un spaghetti pas cuit. Je n'étais plus capable de danser avec. Là, une de ses têtes s'est retournée et m'a regardée...

— Une de ses têtes ? ai-je demandé à Sophie.

Moi, j'avais l'impression qu'elle était en train de perdre la sienne.

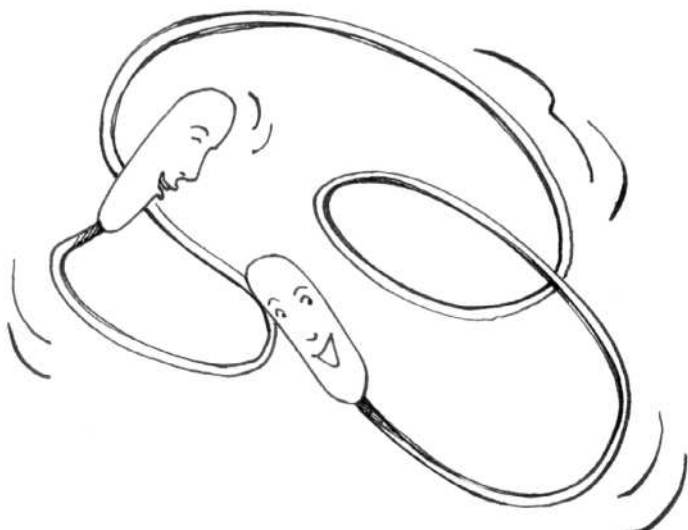
— Mais oui ! a insisté Sophie. Une de ses têtes.

Elle avait exactement le même ton impatient que mon père prend quand il faut qu'il explique une de ses farces à ma mère.



— Les deux poignées de ma corde, c'est deux têtes. Deux têtes de monsieur qui ont pas de cheveux.

J'ai fait un geste pour montrer que j'avais compris. Mais, pour vrai, je ne comprenais rien.



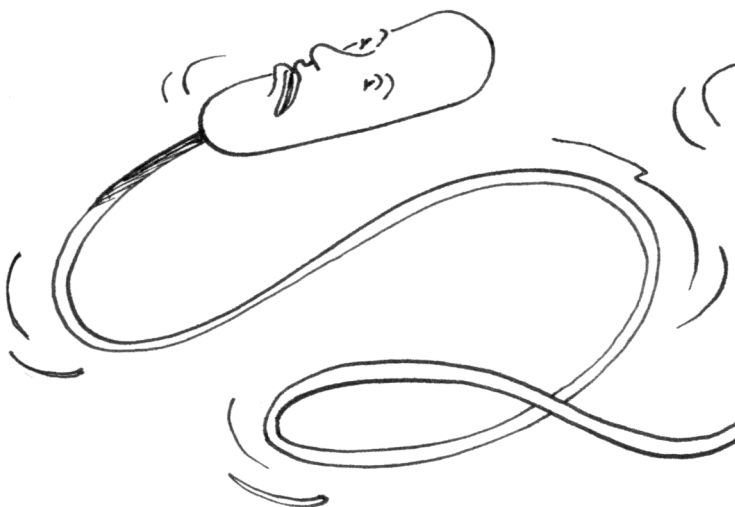
CHAPITRE 2



LA GRANDE ÉVASION

Sophie a continué son histoire.

— Là, la tête qui me regardait m'a dit : «Écoute, la petite, tu n'es pas tannée de nous chanter des comptines ennuyantes comme ça ? Nous autres, on l'est ! Tu ne connaîtrais pas une chanson de «rap» des fois ? Ou du rock ? Ton *Saint-Laurent qui se pousse et tes bateaux qui se moussent,*

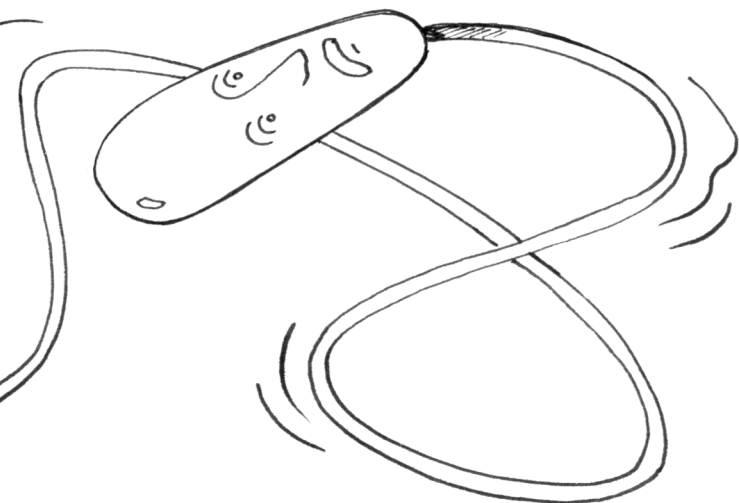


on en a par-dessus notre casque de bain ! C'est clair ?»

— Elle a dit ça ?

C'est parce que... j'étais très très surpris d'apprendre qu'une corde à danser, ça pouvait nous disputer.

— Après, la tête du monsieur pas de cheveux m'a dit que j'avais trois secondes pour chanter quelque chose de plus exci-



tant. Ou bien elle s'en irait. Mais moi, David, j'en connais pas du tout, des chansons comme ça.

— Alors ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ben... Elle est partie.

— Elle est partie ?

— Oui. Elle a glissé de mes mains comme la ficelle des ballons de fête – tu sais, ceux qui volent tout seuls ? – et elle s'est

évadée. Ma corde à danser s'est sauvée de moi !

— Est-ce qu'elle a dit où elle allait ?

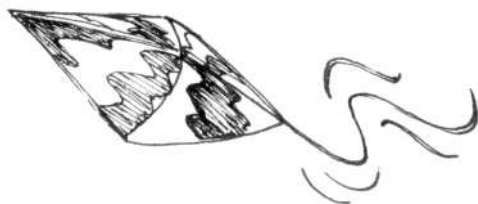
— En ville. Elle a dit que là, au moins, il y avait toujours de la bonne musique.

C'est à ce moment-là que j'ai pris la décision la plus importante de toute ma vie.

J'ai pris Sophie par la main et je lui ai dit :

— Viens-t-en Sophie ! On va la retrouver ta corde !

CHAPITRE 3



LA MENACE VENAIT DU CIEL

Sophie était bien contente. Elle ne pleurait plus du tout. On a regardé un peu partout en allant vers le parc. Heureusement, on n'a pas eu à chercher bien longtemps.

Deux coins de rue plus loin, dans la ruelle en arrière du dépanneur où Luc-mon-parrain va

s'acheter des bonbons, on l'a vue. Elle dansait comme mes cheveux quand il vente. Et au-dessus d'elle, sur une poubelle, il y avait un gros matou qui chantait. J'ai crié à Sophie :

— Regarde, ta corde ! Elle est là !



Mais j'aurais pas dû.

Ma voix a attiré l'attention de la corde.

Dès qu'elle nous a vus, la corde à danser s'est sauvée à toute vitesse vers l'autre bout de la ruelle. Elle avançait comme une chenille, mais bien plus rapidement. On s'est lancés à sa poursuite. On courait vite, surtout Sophie, vu que c'était sa corde.

On se rapprochait de plus en plus de la corde. On pouvait presque la toucher. On allait finalement l'avoir.

C'est à ce moment-là qu'elle est disparue.

Elle est disparue dans les airs.

C'est parce que... on n'avait pas vu que, depuis un petit bout de temps, il y avait un cerf-volant-voleur qui nous suivait. Il

avait probablement tout entendu l'histoire de Sophie. C'est lui qui avait pris la corde. Il s'en servait comme décoration. Il faut dire que ça lui allait bien.

Mais qu'est-ce qu'on allait faire maintenant ?

— On suit le vent ! a suggéré Sophie.

Une bonne idée. La meilleure.



CHAPITRE 4



CHOQUANT !

Le vent soufflait vers le Grand Boulevard. Sophie et moi, on n'a pas le droit d'aller sur le Grand Boulevard. Mais la situation était bien trop urgente. On a pris une grande respiration et on y est allés. Mais le cerf-volant-voleur était rendu bien trop haut dans les airs. On ne pourrait jamais l'atteindre.

Tout à coup, un drôle de coup de vent l'a attrapé par derrière

et l'a fait descendre aussi vite qu'une roche. Il virait à gauche, à droite. Il allait dans toutes les directions. Et tout croche. Moi, je savais ce qui allait lui arriver.

C'est parce que... j'avais vu les poteaux de fils électriques. Lui aussi, il les a vus. Mais trop tard. Et de trop près. Sa queue pleine de nœuds papillons s'est enroulée autour du poteau. Ensuite, il y a eu un gros éclair jaune et bleu.

La corde à danser de Sophie est tombée sur le trottoir. Le cerf-volant-voleur était encore pris dans les fils électriques.

Il était à moitié brûlé.

Sophie et moi, on était de l'autre côté de la rue et on ne pouvait pas traverser à cause des autos qui passaient trop vite. Pendant ce temps-là, la corde de Sophie s'est réveillée.

Vite ! Elle a sauté dans le premier taxi-patin à roulettes stationné sur le Grand Boulevard. Ils ont roulé à côté de la bordure du trottoir pendant un petit bout de temps. Ensuite, ils ont commencé à descendre la pente du Grand Boulevard.

— On va les suivre de ce côté-ci de la rue, ai-je dit à Sophie.

On s'est remis à courir de toutes nos forces, mais le patin roulait très vite lui aussi. Sophie avait l'air de s'essouffler et moi, je commençais à sentir venir la crampe. J'ai bien pensé que cette fois-là, on allait les perdre.

Mais non !

Tout à coup, le taxi-patin à roulettes a culbuté par en avant à cause d'une fente dans l'asphalte. La corde à danser de Sophie a été expédiée dans les

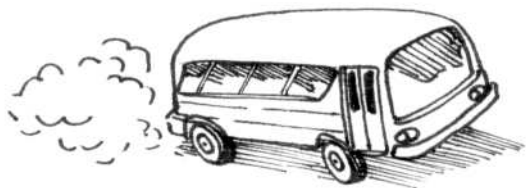
airs et s'est retrouvée sur l'arrière d'un autobus. Elle est restée accrochée au pare-choc. Solidement. Les deux têtes chauves nous faisaient des grimaces en chantant.

— *Sur le boulevard Saint-Laurent, la petite corde se pousse... Ah ! Ah ! Ah !*

Cette fois-là, Sophie et moi, on pensait bien l'avoir perdue pour de bon, sa corde.



CHAPITRE 5



CAVALE EN AUTOBUS

Mais ce n'est jamais fini tant que ce n'est pas terminé, n'est-ce pas ?

Et il faut jamais perdre espoir, pas vrai ?

Et c'est dans les moments difficiles qu'on reconnaît les vrais gagnants, non ?

Et quand la victoire nous échappe, il faut redoubler d'efforts, d'accord ?

Et puis l'important c'est de participer, on s'entend ?

Bon.

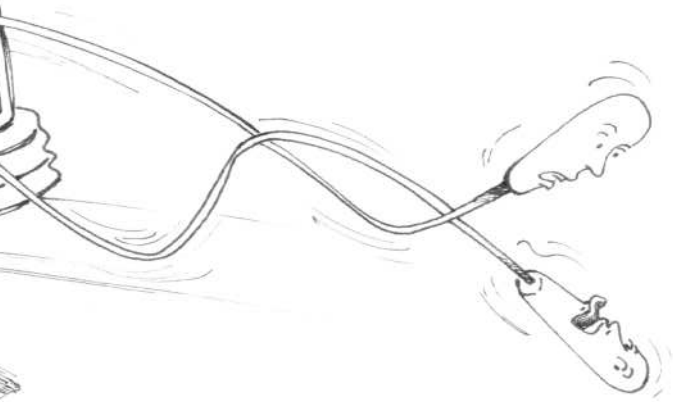
L'autobus allait très vite. En prenant un virage, il s'est penché sur le côté droit. On aurait dit qu'il roulait sur deux roues. Les pneus ont fait un long «iiiiiiiiiii !». C'était comme dans un film policier quand il y a des poursuites. On a même entendu un mot ou deux qui n'étaient pas très beaux.



C'étaient les deux chauves.

La corde à danser venait de glisser d'un bout à l'autre du pare-choc avant de dégringoler et de s'écraser dans la rue. Ils ont crié la même chose que mon voisin quand il se donne un coup de marteau sur le doigt. C'était pas un beau mot du tout, mais quand ça fait mal, ça fait mal.

Et quand ça va mal, ça va mal aussi !



C'est parce que... la corde était pas sitôt rendue par terre qu'elle a roulé en direction d'une bouche d'égout.

— Non ! a crié un des deux chauves. Non, pas là ! Pas là-dedans !

— Stop ! a hurlé l'autre chauve. STOOOOOOOOOOOP !

La corde a essayé de se retenir, de s'accrocher tant qu'elle a pu. Mais sans mains, c'est plutôt difficile !



Elle a continué à culbuter pendant un bout de temps. Puis elle est finalement tombée par une des fentes de la bouche d'égout !

Elle a poussé un cri.

Sophie et moi, on a traversé au coin de la rue. On est arrivés juste à temps pour entendre le plouf !

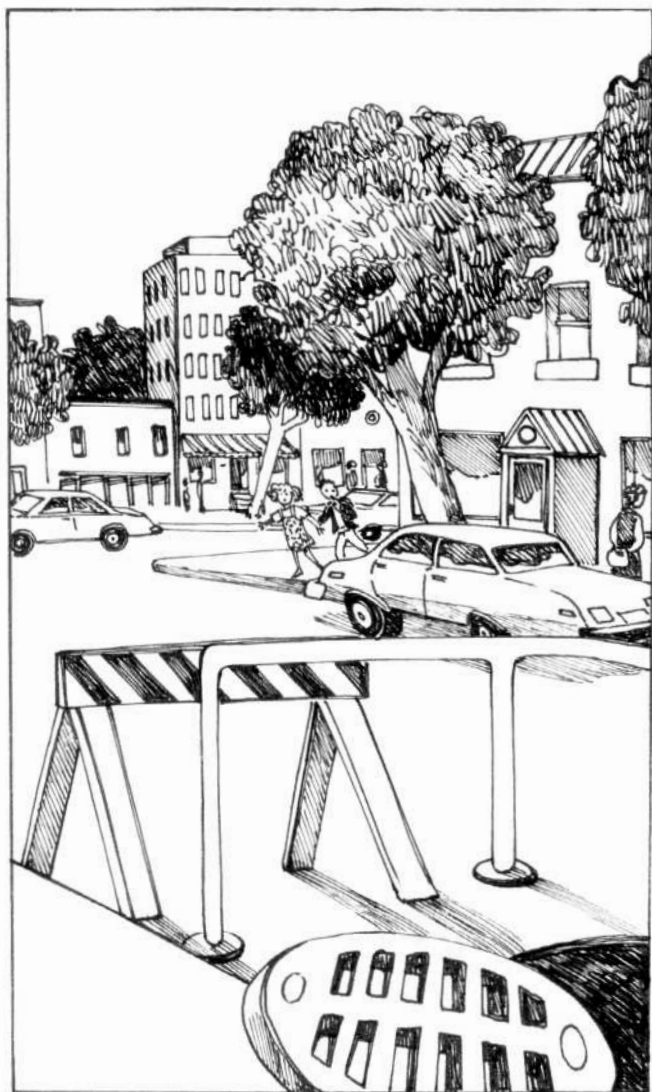
On était tout simplement décou-ra-gés !

On a regardé par les fentes du couvercle, mais on ne pouvait pas voir la corde. Elle s'était probablement noyée.

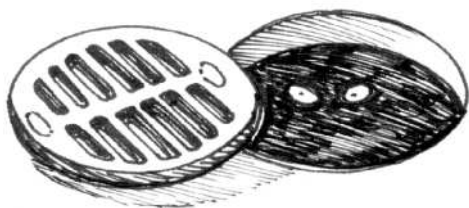
C'était fini.

Tout à coup, j'ai entendu Sophie pousser un cri de joie.

— Regarde !



CHAPITRE 6



DANS LE VENTRE DE LA VILLE

C'est parce que... plus loin, dans la rue, il y avait une autre bouche d'égout, mais le couvercle n'était pas mis dessus. Il était à côté, appuyé sur le bord du trottoir, comme si un géant avait joué à pile ou face avec.

On a couru vers le trou.

Mon cœur battait fort.

Celui de Sophie aussi, je pense.

En se penchant au-dessus du trou, on a vu une échelle qui menait au fond.

— Fais attention en descendant, a dit Sophie.

Elle avait des brillants dans les yeux : je n'avais plus le choix.

J'ai mis un pied sur le premier échelon. J'ai lentement mis l'autre sur le deuxième. Et je suis finalement descendu jusqu'en bas.

Je ne voyais rien.

Je me suis rappelé qu'une fois un détective, à la télévision, avait dit qu'il faut fermer les yeux pendant dix secondes quand on entre dans un endroit sombre.

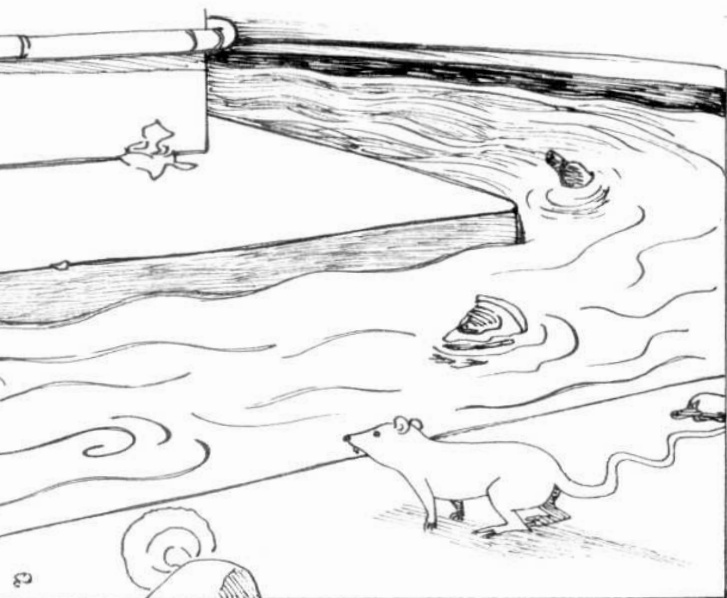
C'est ça que j'ai fait.





Quand je les ai ouverts, j'ai vu que j'étais sur un trottoir à côté d'un genre de fleuve miniature qui sentait pas trop bon. J'ai pensé que la corde à danser de Sophie devait flotter quelque part sur le fleuve.

J'ai décidé de marcher dans le même sens que le courant. J'avancais courageusement.



Mais lentement.

J'avoue que j'avais une petite peur dans mon ventre.

C'est parce que... j'ai toujours pensé qu'on ne savait pas toute la vérité sur les égouts. À l'école, tout le monde dit que Jean-François Pellerin est déjà tombé dans une bouche d'égout. Il paraît qu'il aurait vu... *quelque*

chose ! Et que c'est pour ça que les Pellerin ont déménagé.

En pensant à cette histoire-là, j'étais encore moins rassuré. Mon courage diminuait plus vite qu'un bonbon dans ma bouche.

Je me disais que je prenais de gros risques pour une pauvre petite corde à danser. Mais j'ai pen-





sé à Sophie Dufour. Puis je me suis dit qu'en fin de compte, les risques, je les prenais peut-être pas seulement pour la corde.

Tout à coup, j'ai vu une lumière au bout du tunnel.

J'avais l'impression que ça prendrait plus trop de temps avant que je retrouve la corde à danser de Sophie.

J'avais raison.

J'approchais de la lumière.
Elle venait d'un virage au bout
du tunnel. J'hésitais de plus en
plus. J'avançais de moins en
moins. Je faisais de petits pas
comme quand je joue à Jean-dit.

J'étais presque décidé à m'en
aller quand j'ai entendu une
grosse voix.

— VIENS ICI, MON GAR-
ÇON !



CHAPITRE 7



L'EFFROYABLE CHOSE

J'ai avancé de cinq pas, j'ai tourné le coin du tunnel et puis là,... JE L'AI VU !

Le monstre le plus épeurant du monde entier !

Deux grands yeux jaunes, deux longues antennes, huit ou dix tentacules de pieuvre et une bouche plus grande encore que le trou de l'égout. Dans un de

ses tentacules, il tenait la corde à danser de Sophie. La pauvre corde avait l'air d'avoir très très peur.

Elle était toute molle comme un spaghetti trop cuit.

— Assieds-toi et causons, a dit le monstre. Cela fait très







longtemps que je n'ai pas parlé à quelqu'un.

C'est parce que... je n'avais pas vraiment envie de jaser avec lui. Mais je me suis dit que si j'étais gentil, j'obtiendrais peut-être ce que je veux : la corde. Avec mes parents, ce truc-là marche assez souvent.

Mais, jusqu'à présent, je ne l'avais jamais essayé sur un monstre.

J'ai mis mon sac d'école par terre et je me suis assis dessus.

Puis là, on a jase. De n'importe quoi.

J'ai parlé de ma collection de photos ratées. Grâce à mes parents et leur appareil photo superperfectionné, j'ai sûrement la plus grande collection de photos ratées de la planète.

J'ai parlé des talents de pâtisseries de mon père.

— *Il paraît* qu'il fait les meilleurs biscuits au fromage et fraises du monde entier.

J'ai parlé de mon gourmand de grand frère. C'est à cause de lui que je continue à dire *il paraît* quand je parle des biscuits de mon père.

Je n'ai jamais pu en manger un seul.

De son côté, le monstre m'a

raconté que lui, il avait un beau-frère qui vivait dans le sous-sol de l'usine d'épuration des eaux. Mais il m'a avoué qu'ils se voyaient jamais vu qu'ils étaient pas du même monde.

— On nage pas dans les mêmes eaux, vois-tu.

J'ai ri quand il a dit ça. Il parlait du bout des lèvres et ça m'a fait penser à ma tante Rolande de Saint-Lambert. Celle qui a marié un grand journaliste de la télévision. Elle parle pareil et elle dit souvent ça à mes parents.

— Que voulez-vous ? Nous ne nageons plus dans les mêmes eaux.

Je riais vraiment beaucoup. Je me sentais plus brave.

C'est parce que... j'avais beaucoup moins peur du monstre qu'au début. Ça arrive quand

on se met à connaître vraiment quelqu'un.

À un moment donné, je lui ai dit que j'étais venu ici avec une mission. Là, c'est lui qui s'est mis à rire. Il m'a demandé :

— Quelle mission ?

— Reprendre la corde à danser de Sophie, ai-je répondu en la pointant avec mon menton.



— Pourquoi ?

— Parce que c'est à elle.

Ça, c'est une réponse ! Le monstre avait l'air de plus savoir quoi dire. Mais il avait juste l'air.

— Qu'est-ce que tu m'offres en échange ?

J'avais des bonbons à la réglisse dans ma poche que Lucmon-parrain m'avait donnés.

— Pouououah ! qu'il a fait. Je ne mange que les choses en caoutchouc ou en cuir. Tant pis, je vais devoir me contenter de cette corde.

Il avait ouvert sa grande bouche et il se préparait à avaler la corde comme un long spaghetti sans sauce.

— Attendez, Monsieur le monstre ! Attendez ! J'ai sûrement quelque chose que je pour-



rais vous donner en échange de la corde...

— Peut-être, qu'il me répond, peut-être...

Je regardais partout. À côté de moi, sur moi, sous moi...

— Tiens, me dit-il. Qu'est-ce que c'est, cette chose sur laquelle tu es assis ?

— Ça ? C'est seulement mon vieux sac d'école en cuir.

— Maaaniooooooummmm maniooummmmmm ! Donne-le-moi et je te donne la corde !

Après quelques secondes de

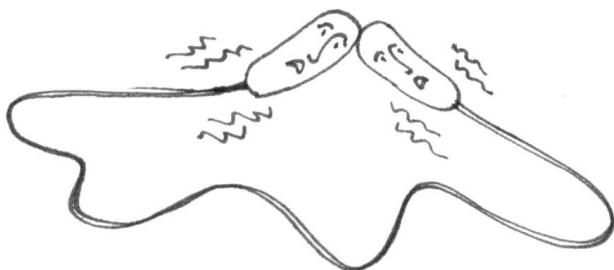
réflexion, j'ai décidé de le lui donner. En plus, je lui jouais un bon tour parce que mon sac était fait en vrai plastique qui ressemble à du faux cuir.

Comme promis, le monstre m'a rendu la corde à danser de Sophie.

Enfin !



CHAPITRE 8



L'ESTOMAC SE DÉNOUE, AINSI QUE LA CORDE ET... L'HISTOIRE

La corde était tellement contente qu'elle s'est enroulée autour de ma taille. Elle me serrait fort. Comme ma petite cousine Emma qui est amoureuse de moi, même si elle a juste trois ans.

J'étais prêt à m'en aller, mais j'ai eu envie d'en savoir plus sur «l'affaire Pellerin».

— Monsieur le monstre, connaissez-vous Jean-François Pellerin ?

Je n'aurais pas dû lui poser cette question-là.

Je n'aurais donc pas dû.

C'est parce que... là, ses yeux se sont mis à grossir. Ses tentacules sont devenus tout droits. Il y avait de la fumée qui sortait de sa bouche et ses antennes se sont allumées comme deux grosses lampes rouges. Et il s'est mis à crier :

— NON ! NON ! NE PRONONCE JAMAIS CE NOM-LÀ DEVANT MOI ! NON ! NOOOOON !

Je suis parti à courir. À toute vitesse.



Là, j'avais vraiment peur.

Il était aussi en colère que Vincent Paquette la fois où il a reçu un globe-terrestre comme cadeau de fête.

Quand je suis arrivé au dernier couloir de l'égout, j'entendais encore les « Non ! Non ! » du monstre qui résonnaient.

Aussi forts que ceux de Vincent.

Soudain, j'ai aperçu l'échelle !





Trois barreaux, deux, un, ...
Quand Sophie nous a vus arriver, elle a crié :

— Ma corde ! Merci, David, merci beaucoup.

Et elle m'a serré doucement la main.

À ce moment, pour la première fois, David regarda son enseignante droit dans les yeux.

— Alors, c'est ça, madame Gendron. Mes vêtements sales, mon retard, mon sac d'école perdu avec mon devoir dedans... Si tout ça est arrivé, c'est parce que... Sophie Dufour pleurait. Elle pleurait parce qu'elle avait perdu sa corde à danser toute neuve.

Le garçon baissa la tête à nouveau.

Avec un bel effet dramatique.
Il renifla.

La maîtresse le regarda, l'air intrigué. D'un geste, elle le renvoya à sa place.

Il y eut un moment de silence au cours duquel madame Gendron, le visage dans les mains, sem-





blait réfléchir en secouant doucement ses épaules. Puis elle dit :

— Période de lecture silencieuse. Je reviens.

Elle sortit dans le couloir. S'appuyant contre la porte, elle sourit en pensant aux mésaventures de David, son élève.

Une voix la tira de sa rêverie.

— Madame Gendron ?

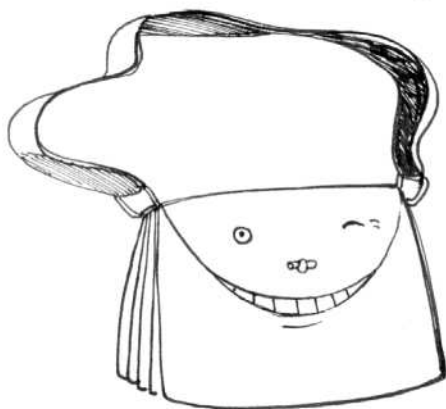
L'enseignante tourna la tête.
Monsieur Picard, le directeur,
venait de sortir de son bureau
et la regardait, l'air sévère.



— Madame Gendron, avez-vous enfin terminé de remplir vos bulletins ? Je vous rappelle que vous deviez me les remettre vendredi dernier.

La jeune enseignante eut un sourire timide. Elle se mordilla l'index, frotta le sol du bout du pied et dit en rougissant :

— **C'est parce que...** quand je suis sortie de chez moi, avec mes bulletins dans mon sac et mon sac à la main, j'ai vu la petite... euh... Sophie Dufour qui pleurait... elle avait perdu sa...



C'est parce que... j'ai été malade hier. C'est parce que j'avais mal à la tête. Toutes les raisons sont bonnes pour ne pas faire ce que l'on doit faire. Mais David en a une meilleure, lui. C'est parce que Sophie a perdu sa corde à danser. Vous allez rire, mais il n'y a pas de quoi !

C'est parce que... c'est toute une histoire, c'est toute une aventure ! Et si tu ne la lis pas, c'est parce que quoi ? Tu as besoin d'avoir une bonne raison, parce que...



COLLECTION MA PETITE VACHE A MAL AUX PATTES

SOULIÈRES ÉDITEUR

ISBN 2-922225-03-8



9 782922 225037